

Introduction

LES DEUX VERDUN

Deux noms évoquent pour notre pays les heures sombres de la première moitié du ^{xx} siècle : Clemenceau et Verdun. La mort du grand homme et la grande bataille ont, tour à tour, fait l'objet de commémorations remarquables.

Les historiens ont évoqué la vie agitée, tumultueuse, de l'homme politique, son caractère vif et intransigeant, et ils ont montré que les qualités et les défauts de Clemenceau ont puissamment contribué au dénouement de 1918.

Cependant, la réalité de l'horreur de la guerre a été remise en mémoire par le second anniversaire, celui du quatre-vingtième anniversaire de la grande bataille, ce qui nous préserve de la tentation de présenter le décrochage de l'armée allemande de nos départements envahis comme une épopée glorieuse.

Certes, la défaite allemande décisive se produisit ailleurs, sur le front oriental, par l'offensive irrésistible de Franchet d'Espérey vers Vienne. Hindenbourg comprit que les Empires centraux ne pourraient vaincre. Sur le front français, l'armée allemande était à bout de souffle grâce au sacrifice des soldats de l'Entente. Mais la résistance de deux ans à Verdun fut exemplaire, et terriblement sanglante.

« L'horreur de Verdun ! » Ces mots d'Aristide Briand qualifient exactement cet effroyable affrontement. Le présent ouvrage rappellera d'abord ce que furent les durs moments de février à décembre 1916. Mais je donnerai une image plus complète des diverses batailles qui se déroulèrent à Verdun, en suivant les traces d'un régiment d'infanterie du Sud-Ouest, le 288^e R.I.

Mon père, le capitaine Anatole Castex, mort au combat le 6

septembre 1916, appartenait à ce régiment. La publication de ses lettres, émouvant témoignage sur les deux premières années de la guerre et la vie du front, forme l'essentiel de ce livre.

Le coup de boutoir du Kronprinz

Le 21 février 1916, par un temps très froid, à 7 h 15 précises, mille deux cents canons allemands de tous calibres avec prédominance du 150 au 110 commencèrent un infernal bombardement sur une zone de 11 kilomètres entre Brabant et Ornes, sur la rive droite de la Meuse.

La bataille la plus violente de la guerre, la plus sanglante, commençait. De 7 h 15 à 16 h, un million d'obus s'abat sur Brabant, le bois d'Haumont et le village d'Haumont, le bois des Caures et La Wavrille. C'est le sinistre *trommelfeuer* ou le « feu en roulement de tambour », imaginé par le chef d'état-major général de l'armée allemande, le général von Falkenhayn.

L'état-major allemand est persuadé que rien ne résistera à ce terrible bombardement dont on perçoit l'écho à plus de 15 kilomètres au sud de Verdun.

Le *Kronprinz* qui, au début de février, avait lancé son ordre du jour appelant l'armée allemande à l'attaque — après plus d'un an de stagnation, après la terrible poussée allemande d'août 1914, après le coup d'arrêt et la victoire de la Marne, après les attaques franco-anglaises d'Artois et de Champagne — le *Kronprinz* était sur place, dans ce matin glacé du 21 février 1916, pour observer l'effroyable cataclysme qu'il avait déclenché. « À voir ce bombardement effrayant, a-t-il écrit, nul n'aurait pu penser que les tranchées françaises fussent encore tenues par un seul homme vivant. Il ne paraissait pas plus vraisemblable qu'un engin de guerre quelconque eût résisté à cette grêle de projectiles. »

Le *Kronprinz* Frédéric-Guillaume se trompait. Cet effroyable bombardement n'anéantit pas totalement hommes et matériel.

À 16 h, l'artillerie allemande se tait. Un silence total, impressionnant, succède au bruit insoutenable du bombardement, entre Brabant et Ornes. Les fantassins allemands s'élancent tandis que la neige commence à tomber.

En fait, ce ne sont que des missions de reconnaissance du terrain.

Trois nœuds de résistance arrêtent pour quelques heures l'avance allemande à Haumont, au bois des Caures et à l'Herbebois. À la nuit, les fantassins allemands mènent l'attaque en rangs serrés. Le bois d'Haumont est débordé, mais le village n'a pas été attaqué.

Au bois des Caures, les chasseurs du colonel Driant arrêtent les Allemands. À l'Herbebois, les Allemands n'arrivent pas à prendre pied. La neige tombe abondamment lorsque, en cette nuit du 21 février, le combat cesse.

Les Allemands n'ont guère entamé nos premières positions. Mais l'inferral bombardement reprend à 4 h 40 le 22 février, ainsi que la progression allemande qui, ce jour-là, sera irrésistible.

Le général Chrétien, commandant le 30^e corps, a donné à nos troupes l'ordre de contre-attaquer. Mais avec quoi ? L'ordre est néanmoins exécuté.

Cependant, l'ennemi submerge tout. Le 362^e R.I. résiste toute la journée dans le village d'Haumont violemment bombardé, mais finalement cède le terrain. À 16 heures, le 22 février, les Allemands pénètrent dans Haumont et parviennent au presbytère, P.C. du colonel Bonviole qui a eu tout juste le temps de s'enfuir par un soupirail, avec douze hommes et cinq officiers.

Une centaine d'hommes avaient pu se dégager par le ravin du bois des Caures.

Haumont tombé, les Allemands atteignent la route de la Meuse et menacent le réduit Champneuville-Vacherauville. Au bois des Caures, tenu par le colonel Driant, c'est pire encore. L'assaillant attaque en tenaille sur les deux flancs. L'étau va se resserrer sur tous les points d'appuis tenus par nos hommes qui savent que leur destinée est de mourir.

Le colonel Driant a mis tout le monde en ligne : chasseurs, pionniers, cyclistes, téléphonistes, plantons et cuisiniers. Nos lignes tiennent jusqu'à 14 heures. À ce moment, le colonel Driant donne l'ordre de retraite sur Beaumont. Par bonds successifs, trois groupes tentent de décrocher. Le colonel Driant tombe mortellement atteint à la tête, après avoir franchi le croisement des routes sur Flabas et Ville.

Il n'y a plus de troupes françaises au bois des Caures.

De nouveau la nuit tombe, glaciale sur le front de Verdun, plus calme. Le 23 février, le 30^e corps se sacrifie.

À 0 h 45, le général Bapst donne l'ordre d'évacuer Brabant qui

n'a pas été attaqué, mais demeure très menacé. Furieux, le général Chrétien annule l'ordre et prescrit de réoccuper Brabant. Mais Bapst très affaibli ne peut exécuter ce contrordre. Aux lisières du bois des Caures, les débris de quatre compagnies encerclées luttent jusqu'à la nuit et succombent.

L'Herbebois se désagrège et La Wavrille est tournée par les Allemands qui capturent les unités du 327^e, tandis que le 310^e n'a que le temps de se replier sur le bois des Fosses.

Le 24 février sera la journée la plus désastreuse où tout paraît se désagréger. D'Haumont, les Allemands foncent sur Samogneux qu'ils bombardent furieusement. Hélas, notre propre artillerie, mal renseignée, bombarde aussi Samogneux qui est enlevé. Les restes des 351^e, 324^e R.I. et 44^e territorial sont anéantis ou capturés. Toutes nos contre-attaques échouent.

L'ennemi repart à l'assaut et menace la cote 344 qui tombe, ainsi que Beaumont, les Fosses, le Chaume, Ormes, les Chambrettes, Caurières. L'ennemi s'infiltré vers les pentes nord du fort de Douaumont. En fin de journée, les Allemands tiennent la route de Vacherauville. Mais il y a plus. Vers 16 heures, le général de Bonneval, qui a remplacé Bapst, est informé que nous avons perdu Louvemont, ce qui est inexact.

Il donne l'ordre de repli sur la cote du Poivre.

Pendant la nuit, le général Chrétien prescrit le repli sur le front cote du Talou, le Cage, cote du Poivre, Bezonvaux. L'inquiétude gagne le général de Langle de Cary, commandant du groupe des armées du centre, qui finalement donne un ordre de repli total dans la nuit du 24 février, sur les rebords des Hauts-de-Meuse, à toutes les troupes qui tiennent la plaine de la Woëvre. Ainsi, en quatre jours, malgré l'héroïsme de nos soldats, la poussée allemande est victorieuse.

L'évacuation du fort de Douaumont

Le 25 février, le fort de Douaumont dont la garnison avait été supprimée et en partie désarmée, en application du décret du 5 août 1915 prescrivant l'évacuation des forteresses couvrant Verdun, est occupé par les Allemands : dix-neuf Brandebourgeois, commandés par le lieutenant Brandis. Pas un coup de feu n'a été tiré.

À l'intérieur du fort, le gardien de batterie Chenot et cinquante-sept territoriaux avaient été chargés d'entretenir les locaux. Le portail d'entrée principale était demeuré ouvert et le pont-levis baissé... Le lieutenant Brandis, qui ne s'était pas battu, reçut la croix « pour le mérite ». Son nom fut donné à un village de Brandebourg.

Le 30^e corps d'armée du général Chrétien avait été anéanti. Les trois corps du *Kronprinz* s'arrêtèrent à 5 kilomètres de Verdun pour souffler quelques heures.

Comment annoncer la perte du fort de Douaumont sans briser le moral des Français ? Par un communiqué édulcoré, daté du 26 février : « Une lutte acharnée se livre autour du fort de Douaumont, qui est un élément avancé de l'ancienne organisation défensive de la place de Verdun. La position enlevée ce matin par l'ennemi, après plusieurs assauts infructueux, etc. » Voilà un beau chef-d'œuvre de littérature militaire mensongère puisqu'il n'y eut pas combat au fort de Douaumont. Tout aussi mensonger fut le communiqué allemand. Pour surévaluer l'événement, le communiqué annonça : « Le fort blindé de Douaumont a été pris d'assaut par le 24^e d'infanterie de Brandebourg. »

Cependant, ce même jour, le sacrifice des premières lignes françaises permit l'arrivée des premières réserves générales : 20^e C.A., 1^{er} et 13^e CA.

Joffre, Castelnau, Pétain

Le 25 février, Castelnau, envoyé sur place par Joffre, charge Pétain, chef de la 2^e armée, d'organiser la défense de Verdun. Cette mission du général de Castelnau, annoncée par les historiographes de l'Histoire officielle comme un événement ne soulevant pas de commentaires, est relatée de façon très différente par Abel Ferry — député des Vosges et ancien sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères du gouvernement Viviani, de juillet-août 1914 — dans ses *Carnets secrets* :

« 27 juin 1916. Il y avait Commission de l'armée. Je trouvai la Commission fort agitée par les événements de Verdun. Un article du *Matin*, paru une dizaine de jours auparavant, écrit par Robert de Beauplan et échappé à la censure, grâce à la complicité d'officiers

secrètement dévoués au général de Castelnau, avait bouleversé l'opinion publique. L'article révélait que nous avions failli perdre Verdun. Il confirmait mes informations.

Castelnau, nommé major général près de Joffre par le gouvernement, se trouvait dans une position fautive.

Il avait la responsabilité et le titre de second du général en chef, mais ses subordonnés avaient le pouvoir et la signature.

Le 24 février, au reçu des nouvelles qui arrivaient de la progression de l'attaque allemande, Joffre admit, sans même consulter Castelnau, l'hypothèse de l'abandon de Verdun, puis alla se coucher. Castelnau, au milieu de la nuit, reçut communication des ordres déjà envoyés. Il bondit chez le général en chef. Celui-ci dormait. "Il a un si bon sommeil", comme disent les journaux. Une scène ridicule se passa à la porte, l'officier de service interdisant la chambre à coucher du général en chef au major général. Enfin, Castelnau put lui faire passer un petit mot. Joffre, réveillé, se retourna en disant : "Qu'il fasse comme il veut."

Puis il se rendormit.

Castelnau sauta en auto, courut à Châlons, révoqua par télégraphe les ordres et, au petit matin, tomba à Verdun où il remit tout en place, rétablit le moral, arrêta la retraite et donna tous pouvoirs au général Pétain. (Le général Pétain commandait alors la 2^e armée).

Il fut chargé, le 26 février 1916, de coordonner les efforts de la défense de Verdun. Cela, nous l'avions pressenti et su, mais nous n'avions jamais pu le prouver pièces en main. Restait la mauvaise organisation défensive de Verdun. Elle ne pouvait se dissimuler. Restaient la pénurie et la préparation insuffisante des moyens de transport ; elles ne pouvaient se celer¹. »

Pétain agit avec sang-froid et méthode, facilitant l'envoi de renforts et aménageant la seule voie d'accès praticable pour la troupe : la route de Bar-le-Duc à Verdun qui, désormais, sera la « voie sacrée ». 175 sections automobiles, comprenant 3 900 voitures, 3 500 hommes et 300 officiers, furent mises en mouvement pour ravitailler l'armée. Du 27 février au 6 mars, 190 000 hommes, 23 000 tonnes de munitions et 2 500 tonnes de matériel furent transportés au front. Ce cordon ombilical sauva Verdun.

Pétain comprit le calcul de Falkenhayn. Il n'engagea pas toutes ses troupes sur la rive droite et organisa fortement la défense de la position Avocourt-cote 304-le Mort-Homme-Cumières. Rive droite

où nos troupes avaient été écrasées, il se bornera à défendre les crêtes. Le 26 février, il concentre ses feux d'artillerie sur le Talou et la cote du Poivre et stoppe ainsi l'élan des troupes allemandes.

Les attaques aux ailes

Pendant plus d'une semaine, les adversaires se regroupent. Le 6 mars l'état-major allemand lance une nouvelle offensive non plus sur la seule rive droite de la Meuse, mais aux deux ailes : rive gauche, en direction de Forges et de Haucourt, pour investir la cote 304 et le Mort-Homme, rive droite, vers Vaux, Thiaumont et Fleury.

Successivement l'ennemi atteint : rive gauche, la rivière Forges, la cote de l'Oie et Haucourt, mais ne peut réduire les défenses de la cote 304 et du Mort-Homme. Rive droite, il échoue devant le fort de Vaux, malgré un fort marmitage d'obus explosifs et asphyxiants et l'usage de lance-flammes. Devant cette résistance opiniâtre, le *Kronprinz* modifie sa méthode de combat. Il renonce momentanément aux opérations d'envergure. Il montera de violents coups de boutoir sur des points déterminés. Le 14 mars, il échoue devant le Mort-Homme mais enlève, le 20, les bois d'Avocourt et de Malancourt. Le 9 avril, partant du bois des Corbeaux, l'ennemi aborde de nouveau le Mort-Homme. Terrible bataille de quatre heures menée par les 8^e et 16^e B.C.P. et le 151^e R.I. qui sauvent nos positions, sauf le Mort-Homme. À la cote du Poivre, les Allemands se font massacrer. Ce même 9 avril, Pétain lance, dans son fameux *ordre général 94* : « Courage, on les aura ! » Cet appel à la résistance sera entendu. Le 20 avril, le sommet du Mort-Homme est pris par la 40^e D.I., ainsi que les abords du bois de la Caillette, le 5 mai, et la Fausse-Côte, le 15 mai.

Cependant du 17 au 28 avril, les Allemands avancent entre Haudremont et la ferme de Thiaumont.